

## Du pacifisme en Amérique



Ambre Ivol

# Du pacifisme en Amérique

Howard Zinn et la gauche,  
de la Seconde Guerre mondiale au Vietnam

**ARMAND COLIN**

Graphisme de couverture : WIP – Clément Pinçon

© “Photo courtesy of The Estate of Howard Zinn.”

En juin 1966, Howard Zinn se rend à Hiroshima à l’invitation d’un groupe de gauche japonais appelé *Beherein*. Ici, il manifeste aux côtés du militant noir Ralph Featherstone (à sa droite) et de Makoto Oda (à sa gauche). Sur la banderole, on peut lire un appel à ce que le gouvernement américain mette un terme à l’invasion du Vietnam.

Mise en page : Soft Office

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d’alerter le lecteur sur la menace que représente pour l’avenir de l’écrit, particulièrement dans le domaine de l’édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s’est généralisée dans les établissements

d’enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd’hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l’auteur, de son éditeur ou du Centre français d’exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2017

Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

[www.armand-colin.com](http://www.armand-colin.com)

ISBN 978-2-200-60135-5

Le Code de la propriété intellectuelle n’autorisant, aux termes de l’article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d’une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d’autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d’exemple et d’illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 3352 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour – et avec – Zoey.*

De très nombreuses personnes ont rendu ce projet possible. Toutes ne peuvent être citées ici mais je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à certaines d'entre elles. Les lectures attentives de Brune Seban, Marianne Debouzy, Stéphane Bureau, Isabelle Richet, Danielle Obono et de mon éditrice Emilie Lerebours m'ont permis d'améliorer considérablement le manuscrit au fil des mois. Les questionnements de mon compagnon, Luke Stewart, m'ont constamment poussée à préciser ma pensée. L'assistance de ma famille, en particulier celle de Laurie-anne Ivol et Bervely English, a été précieuse. L'historien Paul Buhle m'a régulièrement aiguillée dans mes recherches sur la gauche américaine. Serge Ricard, professeur émérite de civilisation américaine à La Sorbonne nouvelle Paris 3, a accepté de diriger ma thèse de doctorat sur la vie et l'oeuvre de Howard Zinn. De fréquents échanges, avec Thierry Discepolo des éditions Agone, le journaliste Daniel Mermet et le réalisateur Olivier Azam, ont nourri ma réflexion sur le pacifisme singulier de Howard Zinn. Enfin, je remercie Jean-Michel Lacroix, et l'équipe de l'Institut des Amériques (IDA) pour leur soutien dès l'origine de cette entreprise de publication.

L'ouvrage présenté ici est le résultat d'une maturation longue de nombreuses années; certaines des personnalités étudiées dans ces pages ont malheureusement récemment disparu. Howard Zinn (1922-2010), avec qui j'ai travaillé durant près de 6 ans, est décédé deux mois à peine après la fin de ma thèse. Par la suite, sa fille Myla Kabat-Zinn a généreusement mis à ma disposition certaines archives, comme par exemple la photo de couverture de ce livre. Nelson Peery (1923-2015), Tom Hayden (1939-2016) et Daniel Berrigan (1922-2016) se sont éteints alors que je concluais l'ouvrage.

Je regrette de ne pouvoir partager avec Guy Binot (1926-2016) le modeste résultat de mes recherches sur Zinn et Royan, qui s'appuie en partie sur son travail. D'autres Royannais m'ont apporté leur aide : Marie-Anne Bouchet-Roy, Pierre-Louis Bouchet, Eric Renoux. Leurs parcours personnels sont une véritable source d'inspiration.

Projet encore en devenir, mon étude sur la libération de la poche de la Gironde a également bénéficié des lumières du fils de Garry Davis, Troy Davis, et de plusieurs échanges avec Pierre Cames, dont la modestie ne me fera pas oublier son expérience unique de Résistant. Rencontré par l'intermédiaire de Zinn en juin 2009, il représente, avec l'historien américain qui a orienté mes réflexions, un symbole de l'internationalisme si fondamental à la cause anti-guerre.

# Sommaire

<b>Préface</b>	<b>9</b>
<b>Introduction</b>	<b>19</b>
Le sens de l'identité d'ancien combattant	25
L'ancien combattant devenu historien	29
Pacifismes croisés, pacifismes singuliers	31

## **Partie 1.**

### **Les repères problématiques de la gauche**

<b>1. Des défis contestataires à l'aube de la Seconde Guerre mondiale</b>	<b>39</b>
L'histoire de la gauche américaine : quelques jalons	39
Les crises identitaires des courants communistes	46
Entre alliances politiques et isolement social	54
<b>2. Des déclins contestataires durant la Seconde Guerre mondiale</b>	<b>67</b>
Une guerre unique sans opposition frontale	67
La face cachée de la guerre de coalition	80
Les anciens combattants face à la brutalité de la guerre	88

**Partie 2.**  
**Le renouveau des repères à gauche**

<b>3 Survivance contestataire (1945-1956)</b>	<b>113</b>
Les avancées au sortir de la Seconde Guerre mondiale	113
Un nouveau consensus national	123
Une polarisation sociale larvée	132
<b>4 La résurgence contestataire (1957-1967)</b>	<b>145</b>
La nouvelle gauche	145
La naissance d'un mouvement anti-guerre (1963-1967)	159
Le communisme comme attraction ou épouvantail	177
<b>5 Un État d'urgence contestataire (1968-1975)</b>	<b>191</b>
Les atouts du mouvement	191
Les conséquences de la désillusion	206
Les effets du mouvement anti-guerre	221
<b>Conclusion</b>	<b>243</b>
<b>Notes</b>	<b>247</b>
<b>Index</b>	<b>273</b>



# Préface

## Howard Zinn : un homme de paix

Les années soixante marquent une époque tumultueuse, comme s'en souviennent assurément celles et ceux qui ont été plongés dans le flot de ces changements à grande échelle. Côté français, le tumulte a produit des transformations sociales tangibles; côté américain, la société la plus prospère et apparemment la moins révolutionnaire du monde a montré que de tels bouleversements étaient également possibles. En tant qu'intellectuel soucieux de faire advenir une révolution pacifiste, Zinn a joué un rôle particulier – les personnes qui l'ont côtoyé ou qui ont alors découvert ses livres savent bien ce que cela a signifié.

Les années soixante ont constitué un moment générationnel fort. Les générations nées avant la Seconde Guerre mondiale étaient également visibles, mais leur soutien enthousiaste à la jeunesse a en général manqué de crédibilité. Ces anciens se sont fait remarquer par leur manque d'implication concrète. Militants restés fidèles à un engagement de jeunesse vieux d'une ou deux décennies, ils ne se sentaient souvent pas à leur place. Ils craignaient de passer pour des connaisseurs voire des manipulateurs, et ce d'autant plus qu'une large part de ce ferment révolutionnaire prenait alors la forme d'expérimentations juvéniles avec le sexe, la marijuana et le LSD.

De l'extérieur, la réticence de ces ex-militants d'extrême gauche à soutenir pleinement la nouvelle contestation ressemblait à un manque de courage politique. Acquis à l'anticommunisme de centre gauche,

ils exprimaient ainsi un certain ressentiment vis-à-vis d'une jeunesse qui avait le culot de soutenir la résistance vietnamienne contre l'occupant français et américain. Comment osaient-ils !

En plus de leurs différends politiques, il se trouve que ces intellectuels occupaient souvent des postes prestigieux ; leur ego se trouvait forcément malmené par les tentatives répétées de les faire choir de leur piédestal. Ceci était particulièrement évident pour les enfants d'immigrés juifs, acquis à la cause socialiste avant-guerre, puis devenus universitaires de renom, prompts désormais à traiter avec mépris une jeunesse qui leur lançait de nouveaux défis.

Howard Zinn était fait d'une autre étoffe. Il imposait un respect bien mérité lié à son implication dans le mouvement de libération noire en tant qu'enseignant dans le Sud des États-Unis. Bien des années plus tard, nous apprendrons que ses origines ouvrières de Brooklyn, son engagement de gauche dès l'adolescence, et surtout son expérience de bombardier durant la guerre, lui avaient conféré un sens particulier de lui-même.

Il était si discret que nous qui étions en dehors de son cercle d'intimes ne découvrirons les détails de cette histoire qu'à la lecture de son autobiographie *You Can't Be Neutral on a Moving Train* dans les années 1990. Howard avait retenu le meilleur de l'ancienne gauche des années trente et s'était délesté de l'héritage plus encombrant, comme l'idéalisation des régimes du Bloc de l'Est et une foi en un parti politique d'avant-garde.

Il se rapprochait ainsi fortement du doyen du panafricanisme, C.L.R. James – un « ancien » resté jeune. James, célèbre pour son ouvrage *Les Jacobins noirs*, avait été expulsé des États-Unis durant le maccarthysme et n'avait pu y revenir qu'en 1969. Né en 1901, physiquement très affaibli dans les années 1960, il s'adressait encore à des milliers de jeunes qui étaient littéralement captivés, tant par ses propos que par sa personne. Cet homme à la peau très noire dégageait un sens de « soi » en harmonie avec les *Sixties*, mais également avec sa propre histoire et celle de plus d'un siècle de trajectoires intellectuelles et militantes noires. Lycéens et étudiants, ouvriers d'usine ou membres de gangs urbains, tous écoutaient ce que cet

homme cherchait à exprimer avec la même attention soutenue. Ils «entendaient» ses paroles – et plus que ses paroles.

Il en allait de même avec Zinn. Sa renommée dépassait son identité d'historien ou de penseur politique. L'aura dégageée par sa personne indiquait une volonté d'appréhender la saga nationale américaine prise dans sa globalité – avec une insistance particulière pour sa face sombre et terrifiante. Zinn choquait les historiens modérés ou conservateurs à cause des descriptions de «purification ethnique», voire génocidaires, des communautés amérindiennes par les colons européens. Il présentait la politique étrangère américaine depuis ses origines comme tout sauf inoffensive. Zinn exposait ses idées afin de susciter dans son public non pas l'apathie et la honte mais l'espoir et la détermination. Ses lecteurs juraient d'adopter personnellement de meilleurs comportements. Entendons par là : de meilleurs pour l'Amérique, en vue de réaliser le potentiel capté par la Déclaration d'Indépendance, le discours de Gettysburg d'Abraham Lincoln, et bien sûr déployé dans les prêches de Martin Luther King, Jr. À l'ère des grands orateurs, beaucoup placeront Zinn juste après King. Nombreux sont ceux qui se seront engagés pour la justice sociale après l'avoir entendu. Reconnu pour son courage politique, Zinn a contribué, par ses propos, à faire bouger les foules en direction de la paix.

Aux États-Unis, la non-violence sera clairement marquée par les valeurs chrétiennes entre les années 1840 et le milieu du vingtième siècle. L'appel à la «non-résistance», ce mouvement étroitement lié à l'abolitionnisme et au premier mouvement féministe, traduisait le profond moralisme de l'élan perfectionniste *Yankee*, lui-même ancré dans un type de protestantisme caractéristique de cette période. Quoique jamais aussi forte que les autres courants dominants du moment, la «non-résistance» offrait alors des espoirs d'un autre genre ; elle visait à s'affranchir des conflits entre les puissants et leurs sujets, de leurs guerres de religion ou de territoire, dont les retombées ne représentaient aucun gain réel pour les populations.

La Guerre de sécession coupa court à cet élan. Perçu comme un juste carnage par tous les progressistes, y compris le Président Lincoln

lui-même, ce conflit semblait être le terrible prix à payer pour le crime de l'esclavage. Pour les deux générations suivantes, marquées par le conflit d'une nouvelle classe ouvrière industrielle contre ses maîtres, la brutalité du capitalisme a étouffé tout espoir de voir advenir un changement sans violence. Face à cette adversité, la perspective pacifiste va survivre grâce à l'émergence de dirigeants socialistes comme Eugène V. Debs, militant phare de la grève de la compagnie Pullman en 1894, au cours de laquelle il prône l'usage de la non-violence et s'appuie sur la vaste solidarité des ouvriers du rail, originaires pour la plupart de l'Ouest du Mississippi.

L'idée pacifiste reprend de la vigueur avec les craintes de voir advenir un conflit mondial. Les défenseurs du suffrage pour les femmes insistent alors sur l'urgence de la négociation par voie diplomatique plutôt que de pousser à la guerre. Tandis que le pays s'oriente vers un engagement direct dans la Première Guerre mondiale, l'air «Je n'ai pas élevé mon fils pour qu'il soit soldat» devient un chant de vaudeville populaire. Puis la guerre est déclarée. Par leurs plaidoyers pour la paix, Eugène Debs et de nombreux socialistes s'attirent les foudres d'une répression redoutable ; s'en suit une Peur rouge, concoctée par le nouveau Bureau fédéral d'investigation (FBI) et son jeune chef, J. Edgar Hoover, qui s'emploiera, près d'un demi-siècle plus tard, à persécuter des militants comme Zinn et ses alliés.

Advint alors le mouvement qui, avant l'émergence de la lutte historique pour les droits civiques des Africains-Américains, anticipe le plus clairement le radicalisme pacifiste de Howard Zinn. Une poignée de socialistes chrétiens tels Devere Allen, Kirby Page et, pour le plus connu, Norman Thomas, accèdent alors à des postes influents au sein d'un Parti socialiste affaibli. Thomas gravit les échelons de l'organisation, son influence dans le groupe croissant tandis que le parti décline. Il devient le «Monsieur socialisme» du pays, soit le dirigeant le plus reconnu et le plus clairement identifié à une troisième voie, alternative au capitalisme d'un côté et au communisme d'inspiration russe de l'autre.

Le pacifisme socialiste ou l'anti-impérialisme d'alors prend une forme littéraire dans la revue *The World Tomorrow* (1918-34) puis

se concrétise en un mouvement étudiant absolument opposé à tout nouveau conflit armé. C'est dans l'entre-deux-guerres que, pour la première fois, l'influence de Gandhi se fait sentir et ses idées sont diffusées plus largement. Les centaines de milliers d'étudiants qui mènent des grèves ponctuelles contre la guerre vers le milieu des années 1930 précèdent Howard Zinn d'environ une décennie mais ces jeunes ont sans doute marqué sa conscience politique. La crainte du fascisme pèse sur les mouvements pacifistes et l'échec de la lutte menée par la République espagnole marque ici une nouvelle rupture.

L'idée même d'un mouvement pacifiste prend des formes nouvelles vers la fin de la Seconde Guerre mondiale. Emprisonnés pour avoir dénoncé la guerre, les objecteurs de conscience, d'obédience religieuse ou non, doivent réviser leurs vues. L'utilisation américaine de l'arme atomique sur des civils demeure largement perçue comme un tournant – c'est le cas pour des intellectuels comme Lewis Mumford. Le caractère absurde et sans pitié des pratiques des Alliés, caractérisées par les bombardements de masse des populations d'Europe – dénoncé par la suite dans une série de romans extrêmement populaires – avait déjà frappé Howard Zinn, qui avait lui-même contribué à la destruction de la France.

Le mouvement pacifiste de l'après-guerre est plutôt de tendance bohème et de sensibilité anarchiste, tant dans sa dimension artistique que politique. Ceci a pu plaire à Howard Zinn, alors jeune militant peu au fait des querelles idéologiques de la gauche. Nous savons qu'il est influencé, intellectuellement et certainement émotionnellement, par la revue de tendance pacifiste *Politics* dirigée par Dwight Macdonald (qui choisira bientôt de soutenir les États-Unis dans la guerre froide et s'en repentira par la suite lorsqu'il s'oppose à la guerre du Vietnam). Il l'est également par les initiatives du *Committee for Non-Violent Direct Action* (CNVA) et par les mobilisations contre le nucléaire, menées entre autres par A.J. Muste, figure tutélaire du pacifisme d'alors.

Le rôle de Zinn dans le Sud, en tant qu'ami, mentor et militant de terrain, illustre le type d'implication possible pour les Blancs dans la lutte de libération noire. En épousant pleinement la non-violence, il approfondit la vision que Martin Luther King, Jr. Il se donne ainsi pour tâche d'en étendre la légitimité auprès du grand public. Il faut également noter que c'est à cette période que le Howard Zinn qui nous deviendra familier par la suite va en quelque sorte « advenir » – un homme discret mais déjà inspirant pour son entourage. Dénué de racines puisant dans le pacifisme chrétien, sans expériences antérieures au sein d'une communauté « choisie », Zinn se distingue d'autres militants du même type, y compris de son ami Staughton Lynd. Son évolution originale porte les caractéristiques cruciales de l'expérience juive-américaine de la classe ouvrière durant les années 1930 et 1940. Il a pu s'extraire du rang social de ses parents sans rejeter la gauche, sans prendre à son compte la logique de guerre froide, et sans basculer dans l'arrivisme hautain des années 1950-1960 caractéristique des « soirées chic » de Manhattan ou des chaires universitaires prestigieuses.

Le Vietnam, cette guerre brutale contre les civils et l'environnement, sorte de prolongement des assauts de la Seconde Guerre mondiale, a changé tant de choses. La revue *Liberation*, lue par une large section de cette nouvelle gauche de taille encore modeste mais déjà prometteuse en 1965, propose alors des analyses inspirées des appels d'A.J. Muste, David Dellinger et... entre autres... Howard Zinn. La revue prenait le contre-pied des positions hostiles au mouvement anti-guerre formulées par les sociaux-démocrates. Occupant des postes influents dans le mouvement syndical et dans le parti démocrate, ces centristes jugent la contestation insuffisamment hostile au communisme et particulièrement néfaste pour la Grande société élaborée par Lyndon Johnson. À ce stade, Zinn a déjà publié une monographie remarquée sur Fiorello La Guardia, un représentant de New York au Congrès, marqué à gauche. Il est surtout connu pour ses écrits sur le racisme et le Sud, couplés à sa participation dans le mouvement lui-même. Howard Zinn trouvera aisément sa place au sein du mouvement anti-guerre.

Et quelle place ! Zinn entreprend de formuler une position anti-guerre, une vision de paix que d'autres, y compris parmi les meilleurs orateurs de son âge, ne peuvent exprimer. Il représente une position morale qui manque aux réformistes américains modérés, élus au Congrès ou non. Ces derniers peinent à concevoir que la guerre du Vietnam soit non pas une erreur malheureuse, un dépassement des limites du raisonnable, mais bien une guerre impérialiste. Leur seul problème est d'avoir sous-estimé l'ennemi, qui s'avère bien plus déterminé que prévu, malgré la terreur infligée à la population vietnamienne.

En tant qu'opposant à la guerre, Zinn ne peut être accusé de « sympathies communistes » ou de déloyauté. Son propre service militaire a trop de poids. Ses ennemis cherchent à porter atteinte à son intégrité intellectuelle et universitaire – sans succès. Certes, Zinn peut s'appuyer sur les autres penseurs de la période qui abordent la question de l'empire comme son ami Noam Chomsky et la grande référence des études sur le sujet, William Appleman Williams. Or Zinn opte pour une approche différente, formule des arguments originaux, et à la différence de ces deux autres penseurs, étend sa réflexion à l'étude des conflits sociaux et de la lutte de classe afin d'en faire des sujets dignes d'être explorés par le plus grand nombre.

D'où le projet d'écrire *Une Histoire populaire des États-Unis*. Il s'agit là d'une histoire « pacifiste » dans la mesure où l'assaut brutal des « pionniers » lors de la colonisation euro-américaine relève d'une attaque contre le mode de vie relativement paisible des Amérindiens. L'ouvrage explore le conflit de classe du point de vue du capitalisme qui mène une guerre sans merci contre les travailleurs ordinaires. Le récit aborde ensuite la Première Guerre mondiale – tout en dressant le portrait de Woodrow Wilson, un favori des historiens progressistes – à travers le prisme des nécessités de l'empire et sur un mode analytique proche de la vaste condamnation émanant de William A. Williams. Zinn poursuit sur sa lancée en présentant la Seconde Guerre mondiale comme une victoire sur le fascisme qui se traduit simultanément par une défaite majeure pour toute vision de paix. L'autre favori des historiens progressistes, Harry Truman, ne sort pas indemne de cette histoire.

Il n'est pas surprenant que la génération des *peaceniks* à l'époque du Vietnam célèbre Zinn, et il n'est pas surprenant que les supposés « modérés », clairement plus enclins à accepter le néolibéralisme, le maudissent. Zinn est à blâmer selon eux pour avoir sabordé le plan bien établi depuis le début des années 1950 : des dépenses militaro-industrielles massives, des menaces terrifiantes de guerre nucléaire contre la Russie, le maintien d'un contrôle ferme sur l'Amérique latine et des îles Caraïbes selon la doctrine Monroe et la défense du projet anticommuniste dans les anciennes sociétés coloniales à échelle mondiale. Les intellectuels de centre gauche et les dirigeants syndicaux voient le soutien à l'empire comme un mal nécessaire afin de mener nos réformes sur le plan intérieur. Les représentants noirs du mouvement pour les droits civiques se voient menacés de perdre tout soutien politique et financier s'ils manquent de soutenir la guerre du Vietnam, à la manière de Martin Luther King, Jr., qui sera attaqué publiquement – et encore plus durement en privé – pour avoir déclaré que les États-Unis représentaient la société la plus violente du monde.

Howard Zinn est resté à l'écart des luttes de factions qui affectent les regroupements de la nouvelle gauche. Il évite le maoïsme doctrinaire et la fragmentation identitaire qui exclut tout projet social commun. Il rejette les formes caricaturales de Marx et du marxisme, qu'une minorité éclairée se complaît à percevoir, non plus comme des références pertinentes, mais comme parole d'Évangile. Il se montre aussi patient (trop peut-être parfois) avec ceux qui sont attirés par de telles tendances mais heureusement assez jeunes pour s'en extraire rapidement afin de se rendre à nouveau utiles. Peu soucieux de cultiver son propre ego, il ne ressent nul besoin de défendre ses idées contre les sectaires. Telle est l'essence d'un militantisme pacifiste.

Quelques décennies plus tard, la contestation anti-guerre et d'autres luttes de solidarité voient à nouveau le jour et forment la pointe avancée de l'activisme social. Dans ce contexte, Zinn a ouvertement choisi d'assumer l'entière responsabilité pour cette longue histoire américaine ; il s'est donné pour mission de s'adresser au plus grand nombre pour qu'un maximum d'Américains l'entendent et prennent



## Préface

la mesure de la responsabilité collective qui leur incombe. Mes collaborateurs et moi-même avons imaginé une adaptation graphique intitulée *Une Histoire populaire de l'Empire*, dans laquelle nous avons inséré la vie et le rôle de Howard afin de lui rendre justice. Howard pouvait ainsi prendre la parole à travers nous – tel une incarnation vocale et visuelle de la paix et de la justice. Les jeunes lecteurs qui, par dizaines de milliers, ont découvert l'ouvrage, semblent être du même avis.

Paul Buhle  
Décembre 2016

Traduit de l'anglais par l'auteure.

*Paul Buhle est professeur émérite d'études américaines de l'université de Brown (Rhode Island). Il a publié ou édité plus de cinquante ouvrages sur de nombreux sujets comme l'histoire de la gauche américaine et l'étude de culture populaire. Il a récemment contribué à produire une douzaine d'ouvrages d'histoire sous la forme de romans graphiques destinés à la jeunesse.*



# Introduction

Le pacifisme fait partie des systèmes de pensée qui sont particulièrement malmenés par l'histoire. Son principe fondamental – le rejet de la violence comme moyen de résolution des conflits sociaux – se heurte, de façon évidente, à un monde organisé selon des valeurs contraires. Les partisans de la non-violence sont donc constamment mis au défi d'adapter leur approche aux exigences du réel.

Ce décalage fondamental, dû à la façon dont sont structurées les sociétés humaines, se présente différemment selon les périodes et les cultures. Ainsi les États-Unis font partie de ces nations traversées par une violence sociale inouïe – dont on ne compte plus les exemples à l'heure actuelle – mais aussi héritières de plusieurs siècles de pratiques militantes mues par le rejet de la force. Marqué, dans ses origines historiques, par de profondes convictions religieuses, le pacifisme américain a touché divers groupes ethniques et s'est propagé à travers de nombreux milieux sociaux. Depuis la période coloniale, l'attachement à des formes de résistance collective non violente en vue de réaliser un idéal démocratique a guidé des générations successives d'activistes. Le rejet de la conscription remonte à la guerre d'Indépendance. Il reste un des principes de base de traditions pacifistes empreintes d'un idéalisme qui a dû affronter des dilemmes tels que l'abolition de l'esclavage pendant la guerre de Sécession et l'avènement de la nation américaine au rang de puissance militaire mondiale à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle.

Malgré l'émergence de nouvelles grilles de lecture du changement social suite aux transformations issues de la révolution industrielle, cette philosophie politique n'a pas pour autant décliné. Bien au contraire. Ses défenseurs ont su faire œuvre de syncrétisme en alliant des valeurs spirituelles à celles nées d'un progressisme laïque, venu de la pensée marxiste spécialement. Ainsi, toute étude de ce courant

de pensée doit envisager l'histoire du militantisme de la non-violence en rapport avec les autres tendances caractéristiques de la gauche américaine. Les partisans de la non-violence à tout prix – principe inamovible du pacifisme – ont su cohabiter avec diverses sensibilité du progressisme et s'adapter, voire renouveler leurs conceptions politiques, au fil de décennies d'expériences concrètes.

Au-delà de formulations éthiques posées *a priori* – la nécessité de maintenir une adéquation stricte entre principes et pratique non violents –, ce sont bien les actions de militant.e.s<sup>1</sup> qui ont permis à cette approche politique de perdurer. Aussi le prisme biographique s'avère particulièrement utile pour éclairer ce processus car ce sont les femmes et les hommes qui, attirés par ces valeurs, en ont éprouvé les enjeux et ont tenté de trouver des modes d'intervention opératoires et cohérents.

Dans cette perspective, certaines trajectoires de vie ont été confrontées à des défis uniques. De leurs dilemmes face à l'injustice sociale ont émergé de nouvelles façons d'éprouver puis de défendre l'éthique pacifiste. Ainsi les adeptes de la non-violence nés au début du xx<sup>e</sup> siècle se sont heurtés à la crise socioculturelle et politique sans précédent amorcée par la Grande dépression, et dont la manifestation la plus inquiétante a pris la forme du fascisme.

Les militants de gauche qui atteignent l'âge adulte à l'aube la Seconde Guerre mondiale affrontent une épreuve d'un genre nouveau, dont les formes sont différentes selon les continents. Tandis que leurs homologues européens doivent envisager la lutte démocratique dans le cadre contraint d'occupations étrangères, les militants américains connaissent une configuration en quelque sorte opposée : loin de l'isolement politique qui conduit, dans de nombreux pays, à rejoindre une résistance clandestine, les pacifistes américains doivent se positionner face à un gouvernement qui choisit d'engager l'armée nationale contre l'ennemi totalitaire, ce qui impose aux organisations de gauche, toutes idéologies confondues, de repenser leur rapport à l'État-nation<sup>2</sup>.

L'originalité et la diversité des courants de pensée pacifistes seront abordées à partir des enjeux politiques particuliers que la Seconde

Guerre mondiale pose à celles et ceux qui sont acquis à la non-violence pour faire avancer l'égalité sociale. Cette « guerre juste<sup>3</sup> » entre toutes, menée contre les puissances de l'Axe incarnant le racisme et le fascisme, a pu apparaître comme le dernier rempart face à une menace visiblement trop puissante pour être contrée autrement que par la force des armes. Dans la mémoire collective, cette guerre à échelle internationale demeure le test ultime des théories non violentes. Fréquemment abordée en termes philosophiques, la réflexion concernant les moyens dont ont alors disposé les progressistes est souvent bornée par un constat supérieur : la nécessité de reconnaître que le rapport de forces passe inéluctablement par les armes<sup>4</sup>.

À cette guerre, dont la justesse ou du moins la nécessité semble incontestable, s'oppose un affrontement totalement différent. Si la légitimité de la Seconde Guerre mondiale demeure largement acceptée, même parmi les critiques, à gauche, de l'intervention alliée, il en va tout autrement de la guerre du Vietnam, qui prend ses origines dans un processus de libération nationale et place d'emblée Washington du mauvais côté de l'histoire. Les déroulés respectifs de ces deux conflits ont eu des retombées radicalement opposées sur le sol américain : à l'absence de contestation notable de l'intervention militaire des États-Unis entre 1941 et 1945 s'oppose un mouvement aux proportions historiques contre la brutalité du conflit engagé au Vietnam.

Non qu'il faille attendre les années 1960 pour que la gauche américaine se saisisse de la question militaire : sur le temps long de l'histoire du pays, ce sont bien les années 1940 qui font exception ; trente ans plus tôt, l'opposition au premier conflit mondial avait fait émerger des organisations antimilitaristes dont l'influence marque les générations suivantes. Or, malgré l'ampleur et la diversité de l'opposition à la Première Guerre mondiale, seule une minorité militante perdure et maintient fermement une ligne non violente face à la menace du fascisme deux décennies plus tard.

Au lieu de s'adonner à l'exercice périlleux d'une évaluation du caractère moral des actions entreprises par les États-Unis au cours de ces deux conflits armés, les expériences concrètes de pacifistes serviront de point de départ pour donner à leur approche sa juste

place. Seront étudiés des personnages choisis pour la longévité de leurs parcours. Parmi les militants les plus influents du mouvement contre la guerre du Vietnam, on trouve des individus dont les convictions pacifistes ont été modelées par leurs expériences durant les années 1930 et 1940. Ainsi leurs trajectoires semblent contredire l'idée selon laquelle la « guerre juste » aurait été le fossoyeur de l'idéologie pacifiste. Cette période complexe semble en fait avoir été génératrice d'aspirations non violentes.

Les parcours de vie choisis ont été marqués précisément par ces deux guerres, à l'occasion desquelles un certain système de pensée s'est formé et clarifié. La richesse des réflexions et théorisations qui en résultent, pourrait faire, en soi, l'objet d'un livre. Or il s'agira plutôt ici d'aborder la dimension empirique de ce courant, envisagée à partir de l'évolution individuelle de certains de ses militants américains les plus visibles. La pratique pacifiste apporte en effet un éclairage unique car elle s'avère être, dans les faits, moins linéaire et lisse qu'on le supposerait *a priori*. À ce titre, une attention spéciale sera accordée à Howard Zinn, dont la renommée en tant qu'intellectuel de gauche est étroitement liée une philosophie radicalement opposée à toute logique de guerre.

Opposant de la première heure aux interventions militaires américaines en Afghanistan puis, à peine un an plus tard, en Irak, l'intellectuel possède déjà une réputation fort controversée, qui remonte au contexte du vaste mouvement d'opposition à la guerre du Vietnam. Son engagement n'avait pas reflué avec les luttes des *Sixties* : il est contre les conflits plus ou moins larvés en Amérique latine, les bombardements punitifs sur la Libye et le Soudan, puis les interventions militaires prolongées et massives lors de la première guerre du Golfe et en ex-Yougoslavie à la fin des années 1990<sup>5</sup>. Sans jamais revendiquer le terme de pacifiste pour lui-même, Zinn exprime pourtant un intérêt particulier pour ce courant de pensée. En 2005, il lance même un dernier projet d'ouvrage collectif, qui appelle purement et simplement à l'abolition de la guerre en général comme mode de résolution des conflits mondiaux.

Le projet de publication est impulsé et inspiré par le chirurgien italien Gino Strada, fondateur de l'association médicale *Emergency*. Les

actions humanitaires de l'équipe, déterminée à soigner les victimes de conflits militaires tous bords politiques confondus, représentent en quelque sorte la traduction concrète de ce qui constitue désormais pour Zinn une ferme conviction. Alors âgé de 83 ans, l'historien voit, dans ce projet intellectuel, une occasion ultime pour lui de marteler une idée simple mais forte qui est au cœur de ses nombreuses interventions publiques dans le contexte de la lutte contre le terrorisme : la guerre se mène toujours contre les enfants<sup>6</sup>.

La contestation anti-guerre est alors, sur le territoire américain, à son plus haut niveau depuis quarante ans : le premier mandat de George W. Bush s'était clos sur une vague de mobilisations sans précédent, à échelle internationale et nationale, impulsées dans le mois ayant précédé l'intervention en Irak. Pour celui qui se souvient du lent processus cumulatif ayant finalement généré un vaste mouvement d'opposition à l'intervention américaine en Asie du Sud-Est, le début du XXI<sup>e</sup> siècle semble bien prometteur<sup>7</sup>. Un tel contexte incite alors l'historien à systématiser sa critique du militarisme. Les dernières années de sa vie sont consacrées à ce qui est devenu une sorte d'obsession personnelle : déconstruire la logique de guerre, trop communément associée au patriotisme américain. Sa dernière allocution, prononcée en mai 2009 à l'occasion du centenaire de la revue *The Progressive Magazine*, représente la version la plus aboutie d'une telle position. Il est plus que jamais convaincu de l'urgence à amplifier la contestation aux multiples visages qu'a pris la guerre contre le terrorisme depuis septembre 2001.

Howard Zinn est loin d'être la seule figure publique américaine à se saisir de ces questions. Il partage une telle longévité militante avec Noam Chomsky, Daniel Berrigan, David Dellinger ou encore Staughton Lynd, pour ne citer qu'une poignée de personnalités masculines influentes au sein des courants anti-guerre. À la différence de ces derniers, Zinn s'insère difficilement dans la mouvance du pacifisme intégral. L'ambivalence de son statut tient au caractère quelque peu atypique de son parcours, qui le conduit à épouser la cause de la non-violence selon un itinéraire unique en son genre. Si sa posture anti-guerre est aujourd'hui indiscutable et reconnue<sup>8</sup>, elle reste, au regard de l'évolution de cet intellectuel, quelque peu